

prévisions si sages paraissent réellement prophétiques, quand on les rapproche des événements. La Montagne et l'extrême gauche appuyèrent l'amendement; mais les républicains modérés et surtout les dynastiques de toute nuance, les regroupement obstinément, les premiers par esprit de système, les autres par calcul, parce qu'ils voyaient dans la dignité présidentielle un retour aux formes monarchiques, une espérance d'avenir pour leur parti.

Lors de la discussion de la proposition Râteau, qui avait pour objet la dissolution de l'Assemblée constituante avant le vote des lois organiques, Grévy, nommé rapporteur, proposa le rejet de la proposition et soutint son opinion avec une grande force, en montrant clairement que les vues de la réaction étaient fautes, que la réaction n'avait pas de bon sens, que la réaction n'avait pas de dignité, que la réaction n'avait pas de prévoyance politique que de son côté.

Rédu à l'Assemblée législative, il combattit à la fois la politique de l'Élysée et la coalition monarchique de la Chambre, parla et vota contre toutes les mesures réactionnaires, l'expédition de Rome, lois sur la presse, sur le droit de réunion, sur l'état de siège, loi du 31 mai, révision de la constitution; enfin, il vota pour la proposition des questions, qui avait pour objet de garantir la représentation nationale contre l'éventualité d'un coup d'État, en plaçant une force armée dans la main de l'Assemblée.

Le 22 décembre 1870, Grévy se retira de la scène politique, comme il convenait à un homme de son caractère et de son opinion. Il rentra au barreau, et s'isola dans sa profession d'avocat, toujours fidèle dans son rôle politique, invariablement fidèle à son principe, mais désagréable de l'action, on peut-être trop douloureusement impressionné d'avoir vu s'accomplir les événements qu'il avait si bien prévus. Toutefois, au mois d'août 1885, une élection partielle pour le Corps législatif ayant eu lieu dans la deuxième circonscription du Jura, M. Grévy, vivement sollicité par ses amis, consentit enfin à rentrer dans la vie politique active. Il se présenta comme candidat démocrate, et, malgré tous les efforts de l'administration, 22,000 suffrages contre 10,000 donnés au candidat officiel l'envoyèrent siéger à la Chambre. Cette nomination fut regardée avec raison comme une énergique protestation contre les agissements de l'Empire autoritaire, et on se souvint vivement au Tuileries. En même temps, pour ajouter un nouvel éclat à cette manifestation de l'opinion, le barreau de Paris s'empressa de nommer M. Grévy bâtonnier de l'ordre.

En arrivant à la Chambre, le représentant du Jura se montra tel qu'on l'avait connu jadis, plein d'énergie et de modération. Par l'invincible fermeté de ses opinions républicaines, par l'austérité de son caractère, par sa clairvoyance politique bien connue, il fut au Corps législatif une situation toute particulière. A plusieurs reprises, il prit la parole, et chaque fois son langage vigoureux et simple, à l'argumentation solide et nerveuse, trouva même parmi ses adversaires, des auditeurs favorables. Lors des élections générales de 1869, il fut réélu presque à l'unanimité dans le Jura. Pendant les sessions qui suivirent, il prononça encore plusieurs discours, notamment au sujet de la péronnière de l'Assemblée nationale, et de la péronnière de l'Assemblée nationale, et de la péronnière de l'Assemblée nationale.

Le 4 septembre 1870, quand l'Assemblée fut cessé de vivre, M. Grévy rallia, le soir, un certain nombre de députés dans la salle à manger de la présidence, et s'associa à leur protestation. Un des huit députés délégués à l'Hotel de ville, il s'y rendit avec ses collègues; mais déjà un gouvernement provisoire s'y était installé. Lors des élections du 8 février 1871, il fut élu par deux départements, les Bouches-du-Rhône et le Jura. Il opta pour ce dernier. S'adressant à ses mandataires, il leur résumait ainsi son programme : « La république toujours; la paix, sauf revanche, par tous les moyens acceptables. » Les Chambres, lorsqu'elles eurent été réconstituées, le 16 février, nomma, presque à l'unanimité, par 519 voix sur 536 votants, M. Grévy pour son président. Le jour même, ce dernier présenta à l'Assemblée nationale le projet de loi qui fut adopté par lequel les députés de la République furent réélus pour deux ans.

GREVIE, s. f. (gré-vi — rad. grevius). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte à la grevie.

— s. f. pl. Tribu de la famille des tiliacées, ayant pour type le genre grevius.

GREVY (Jane), arrière-petite-fille de Henri VIII, roi d'Angleterre, née en 1536, morte sur l'échafaud le 12 février 1554. Marie, seconde fille de Henri VIII, avait épousé en premières noces Louis XII, roi de France. Devenue veuve et de retour dans son pays natal, elle se maria avec Charles Brandon, duc de Suffolk, dont elle eut une fille, qui devint la femme de lord Grey, marquis de Dorset. De cette dernière naquirent deux filles, dont l'une, Jane Grey, était l'aïnée. Cette origine royale fut la cause des malheurs et de la fin tragique de cette jeune princesse. C'est à Bragadate que s'éleva, au grand nombre de protestants, dont elle avait juré de respecter la croyance, ve-

lue laissée aux soins de sa nourrice et des servantes; car sa mère et son père ne quittèrent point la cour de Henri VIII, où les reines catholiques, Jeanne d'Albany, et sa sœur, Catherine de Médicis, furent les premières à se retirer. Elle fut élevée, un peu mystique, l'initia aux connaissances philosophiques. Il lui apprit à la fois les langues vivantes et les ressources d'une brillante palette et d'un savant pinceau, et reconnu, quoiqu'il eût déjà acclamé Jane.

Maria entra promptement dans Londres, Northumberland, aussi lâche dans l'infortune qu'il avait été fier et arrogant dans la prospérité, s'humilia devant elle, la salua reine, changea de religion pour lui plaire, commit toutes les bassesses imaginables pour sauver sa vie, mais n'y réussit pas et subit le dernier supplice avec ceux de ses adhérents qu'on put saisir.

Jane Grey était dans la Tour de Londres au moment de la catastrophe. Tandis que tous ceux qui l'entouraient se livraient au plus violent désespoir, elle avait sa conscience sur son sang-froid et sa sérénité ordinaire. Morte sur le trône avec repugnance, elle ne fut dans ce qu'on appelait un effroyable malheur qu'un arrêté de la Providence. Quand on m'éleva sur le trône, disoit-elle, je voyais l'échafaud derrière moi, et je suis venue de l'un à l'autre. Elle fut mise en accusation avec son époux, déclarée coupable de haute trahison et condamnée à la peine de mort. Morgun, président du tribunal qui avait rendu la sentence, fut dit-on, si frappé de l'innocence de la belle et jeune princesse qu'il en devint fou. Cependant l'arrêt ne fut pas exécuté tout de suite, et déjà on espérait que le roi se contenterait de garder sa rivale prisonnière ou de la chasser du royaume. La conspiration de Wyatt en décida autrement, et Marie profita de sa victoire pour ordonner l'exécution. Elle fut calmée que l'heure de sa mort allait sonner.

Le 8 février, Feckenham, confesseur de la reine, se présenta à la Tour pour la préparer à son dernier moment. Il trouva Jane dans la cellule d'un gardien, maître Partridge; elle était assise sur une chaise de paille, devant une table et la tête penchée sur des livres ouverts. Elle fut calme en apprenant la fatale nouvelle. « Je ne connaissais pas, dit-elle, cette seconde conspiration. Je ne connaissais pas non plus la première, mais en m'y associant par dévouement j'ai été condamnée. Je méritais d'être frappée. » Alors Feckenham l'exhorta à se faire catholique, l'assurant que par là, non-seulement elle obtiendrait sa liberté, mais encore qu'elle serait sacrée ma jeune épouse. Elle refusa. « Je ne suis que catholique, dit-elle, et je ne suis que catholique. » Elle mourut à peu de temps de là, le 6 juillet 1554, à peine âgée de seize ans.

GREW (Néhémie), médecin et botaniste anglais, né à Coventry en 1688, mort en 1711. Il exerça la médecine à Coventry, puis à Londres (1772), où il devint membre de la Société royale. Grew est le premier qui se soit occupé de la culture de la physiologie végétale, et l'on appelle alors *anatomie des plantes*, de ses principaux ouvrages sont : *Idea of philosophical history of plants* (1673, in-12); *Anatomie des plantes* (3 vol. in-8°, imprimées en 1682, in-11), et trad. en français par Levasseur, 1675, in-12); *Cosmographie sacra* (1701, in-fol.), traité plutôt théologique que scientifique. *L'Anatomie des plantes*, son œuvre capitale, se compose de ses opinions républicaines ingénieuses sur le développement de la graine, de la racine, de la tige, de la fleur et du fruit. Ses remarques sur les concrétions végétales et sur l'appareil de la vie dans les végétaux ont été reprises et développées par les auteurs de la doctrine sexuelle des plantes. Linné a donné, en son honneur, le nom de Grevia à un genre de plantes de la famille des tiliacées.

GREWIE s. f. (gré-vi — rad. grevius). Bot. Genre d'arbres et d'arbrisseaux, de la famille des tiliacées, type de la tribu des greviées, comprenant une cinquantaine d'espèces répandues dans les régions chaudes de l'Asie et de l'Afrique. On dit aussi GREVIER, GREVIER, GREVIER et GREWIA.

— Encycl. Le genre grevius renferme des arbres et des arbrisseaux pubescents dans toutes leurs parties, à feuilles alternes, pétiolées, entières ou dentées, munies de stipules; à fleurs portées sur des pédoncules axillaires ou terminaux, munis de bractées, et formant par leur réunion une sorte d'ombelle ou de panicule; le fruit est une baie à quatre loges. Ce genre comprend une cinquantaine d'espèces, qui croissent dans les régions chaudes de l'Afrique et de l'Asie. La grevius antique ou à feuilles de coudrier croit assez bien en plein air sous nos climats, pourvu qu'on la couvre durant les fortes gelées; son fruit acide a une saveur assez agréable, et on en fait dans le pays une boisson rafraîchissante.

GREWIE, s. f. (gré-vi — rad. grevius). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte à la grevie.

— s. f. pl. Tribu de la famille des tiliacées, ayant pour type le genre grevius.

GREY (Jane), arrière-petite-fille de Henri VIII, roi d'Angleterre, née en 1536, morte sur l'échafaud le 12 février 1554. Marie, seconde fille de Henri VIII, avait épousé en premières noces Louis XII, roi de France. Devenue veuve et de retour dans son pays natal, elle se maria avec Charles Brandon, duc de Suffolk, dont elle eut une fille, qui devint la femme de lord Grey, marquis de Dorset. De cette dernière naquirent deux filles, dont l'une, Jane Grey, était l'aïnée. Cette origine royale fut la cause des malheurs et de la fin tragique de cette jeune princesse. C'est à Bragadate que s'éleva, au grand nombre de protestants, dont elle avait juré de respecter la croyance, ve-

lue laissée aux soins de sa nourrice et des servantes; car sa mère et son père ne quittèrent point la cour de Henri VIII, où les reines catholiques, Jeanne d'Albany, et sa sœur, Catherine de Médicis, furent les premières à se retirer. Elle fut élevée, un peu mystique, l'initia aux connaissances philosophiques. Il lui apprit à la fois les langues vivantes et les ressources d'une brillante palette et d'un savant pinceau, et reconnu, quoiqu'il eût déjà acclamé Jane.

Maria entra promptement dans Londres, Northumberland, aussi lâche dans l'infortune qu'il avait été fier et arrogant dans la prospérité, s'humilia devant elle, la salua reine, changea de religion pour lui plaire, commit toutes les bassesses imaginables pour sauver sa vie, mais n'y réussit pas et subit le dernier supplice avec ceux de ses adhérents qu'on put saisir.

Jane Grey était dans la Tour de Londres au moment de la catastrophe. Tandis que tous ceux qui l'entouraient se livraient au plus violent désespoir, elle avait sa conscience sur son sang-froid et sa sérénité ordinaire. Morte sur le trône avec repugnance, elle ne fut dans ce qu'on appelait un effroyable malheur qu'un arrêté de la Providence. Quand on m'éleva sur le trône, disoit-elle, je voyais l'échafaud derrière moi, et je suis venue de l'un à l'autre. Elle fut mise en accusation avec son époux, déclarée coupable de haute trahison et condamnée à la peine de mort. Morgun, président du tribunal qui avait rendu la sentence, fut dit-on, si frappé de l'innocence de la belle et jeune princesse qu'il en devint fou. Cependant l'arrêt ne fut pas exécuté tout de suite, et déjà on espérait que le roi se contenterait de garder sa rivale prisonnière ou de la chasser du royaume. La conspiration de Wyatt en décida autrement, et Marie profita de sa victoire pour ordonner l'exécution. Elle fut calmée que l'heure de sa mort allait sonner.

Le 8 février, Feckenham, confesseur de la reine, se présenta à la Tour pour la préparer à son dernier moment. Il trouva Jane dans la cellule d'un gardien, maître Partridge; elle était assise sur une chaise de paille, devant une table et la tête penchée sur des livres ouverts. Elle fut calme en apprenant la fatale nouvelle. « Je ne connaissais pas, dit-elle, cette seconde conspiration. Je ne connaissais pas non plus la première, mais en m'y associant par dévouement j'ai été condamnée. Je méritais d'être frappée. » Alors Feckenham l'exhorta à se faire catholique, l'assurant que par là, non-seulement elle obtiendrait sa liberté, mais encore qu'elle serait sacrée ma jeune épouse. Elle refusa. « Je ne suis que catholique, dit-elle, et je ne suis que catholique. » Elle mourut à peu de temps de là, le 6 juillet 1554, à peine âgée de seize ans.

GREW (Néhémie), médecin et botaniste anglais, né à Coventry en 1688, mort en 1711. Il exerça la médecine à Coventry, puis à Londres (1772), où il devint membre de la Société royale. Grew est le premier qui se soit occupé de la culture de la physiologie végétale, et l'on appelle alors *anatomie des plantes*, de ses principaux ouvrages sont : *Idea of philosophical history of plants* (1673, in-12); *Anatomie des plantes* (3 vol. in-8°, imprimées en 1682, in-11), et trad. en français par Levasseur, 1675, in-12); *Cosmographie sacra* (1701, in-fol.), traité plutôt théologique que scientifique. *L'Anatomie des plantes*, son œuvre capitale, se compose de ses opinions républicaines ingénieuses sur le développement de la graine, de la racine, de la tige, de la fleur et du fruit. Ses remarques sur les concrétions végétales et sur l'appareil de la vie dans les végétaux ont été reprises et développées par les auteurs de la doctrine sexuelle des plantes. Linné a donné, en son honneur, le nom de Grevia à un genre de plantes de la famille des tiliacées.

GREWIE s. f. (gré-vi — rad. grevius). Bot. Genre d'arbres et d'arbrisseaux, de la famille des tiliacées, type de la tribu des greviées, comprenant une cinquantaine d'espèces répandues dans les régions chaudes de l'Asie et de l'Afrique. On dit aussi GREVIER, GREVIER, GREVIER et GREWIA.

— Encycl. Le genre grevius renferme des arbres et des arbrisseaux pubescents dans toutes leurs parties, à feuilles alternes, pétiolées, entières ou dentées, munies de stipules; à fleurs portées sur des pédoncules axillaires ou terminaux, munis de bractées, et formant par leur réunion une sorte d'ombelle ou de panicule; le fruit est une baie à quatre loges. Ce genre comprend une cinquantaine d'espèces, qui croissent dans les régions chaudes de l'Afrique et de l'Asie. La grevius antique ou à feuilles de coudrier croit assez bien en plein air sous nos climats, pourvu qu'on la couvre durant les fortes gelées; son fruit acide a une saveur assez agréable, et on en fait dans le pays une boisson rafraîchissante.

GREWIE, s. f. (gré-vi — rad. grevius). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte à la grevie.

— s. f. pl. Tribu de la famille des tiliacées, ayant pour type le genre grevius.

GREY (Jane), arrière-petite-fille de Henri VIII, roi d'Angleterre, née en 1536, morte sur l'échafaud le 12 février 1554. Marie, seconde fille de Henri VIII, avait épousé en premières noces Louis XII, roi de France. Devenue veuve et de retour dans son pays natal, elle se maria avec Charles Brandon, duc de Suffolk, dont elle eut une fille, qui devint la femme de lord Grey, marquis de Dorset. De cette dernière naquirent deux filles, dont l'une, Jane Grey, était l'aïnée. Cette origine royale fut la cause des malheurs et de la fin tragique de cette jeune princesse. C'est à Bragadate que s'éleva, au grand nombre de protestants, dont elle avait juré de respecter la croyance, ve-

lue laissée aux soins de sa nourrice et des servantes; car sa mère et son père ne quittèrent point la cour de Henri VIII, où les reines catholiques, Jeanne d'Albany, et sa sœur, Catherine de Médicis, furent les premières à se retirer. Elle fut élevée, un peu mystique, l'initia aux connaissances philosophiques. Il lui apprit à la fois les langues vivantes et les ressources d'une brillante palette et d'un savant pinceau, et reconnu, quoiqu'il eût déjà acclamé Jane.

Maria entra promptement dans Londres, Northumberland, aussi lâche dans l'infortune qu'il avait été fier et arrogant dans la prospérité, s'humilia devant elle, la salua reine, changea de religion pour lui plaire, commit toutes les bassesses imaginables pour sauver sa vie, mais n'y réussit pas et subit le dernier supplice avec ceux de ses adhérents qu'on put saisir.

Jane Grey était dans la Tour de Londres au moment de la catastrophe. Tandis que tous ceux qui l'entouraient se livraient au plus violent désespoir, elle avait sa conscience sur son sang-froid et sa sérénité ordinaire. Morte sur le trône avec repugnance, elle ne fut dans ce qu'on appelait un effroyable malheur qu'un arrêté de la Providence. Quand on m'éleva sur le trône, disoit-elle, je voyais l'échafaud derrière moi, et je suis venue de l'un à l'autre. Elle fut mise en accusation avec son époux, déclarée coupable de haute trahison et condamnée à la peine de mort. Morgun, président du tribunal qui avait rendu la sentence, fut dit-on, si frappé de l'innocence de la belle et jeune princesse qu'il en devint fou. Cependant l'arrêt ne fut pas exécuté tout de suite, et déjà on espérait que le roi se contenterait de garder sa rivale prisonnière ou de la chasser du royaume. La conspiration de Wyatt en décida autrement, et Marie profita de sa victoire pour ordonner l'exécution. Elle fut calmée que l'heure de sa mort allait sonner.

Le 8 février, Feckenham, confesseur de la reine, se présenta à la Tour pour la préparer à son dernier moment. Il trouva Jane dans la cellule d'un gardien, maître Partridge; elle était assise sur une chaise de paille, devant une table et la tête penchée sur des livres ouverts. Elle fut calme en apprenant la fatale nouvelle. « Je ne connaissais pas, dit-elle, cette seconde conspiration. Je ne connaissais pas non plus la première, mais en m'y associant par dévouement j'ai été condamnée. Je méritais d'être frappée. » Alors Feckenham l'exhorta à se faire catholique, l'assurant que par là, non-seulement elle obtiendrait sa liberté, mais encore qu'elle serait sacrée ma jeune épouse. Elle refusa. « Je ne suis que catholique, dit-elle, et je ne suis que catholique. » Elle mourut à peu de temps de là, le 6 juillet 1554, à peine âgée de seize ans.

GREW (Néhémie), médecin et botaniste anglais, né à Coventry en 1688, mort en 1711. Il exerça la médecine à Coventry, puis à Londres (1772), où il devint membre de la Société royale. Grew est le premier qui se soit occupé de la culture de la physiologie végétale, et l'on appelle alors *anatomie des plantes*, de ses principaux ouvrages sont : *Idea of philosophical history of plants* (1673, in-12); *Anatomie des plantes* (3 vol. in-8°, imprimées en 1682, in-11), et trad. en français par Levasseur, 1675, in-12); *Cosmographie sacra* (1701, in-fol.), traité plutôt théologique que scientifique. *L'Anatomie des plantes*, son œuvre capitale, se compose de ses opinions républicaines ingénieuses sur le développement de la graine, de la racine, de la tige, de la fleur et du fruit. Ses remarques sur les concrétions végétales et sur l'appareil de la vie dans les végétaux ont été reprises et développées par les auteurs de la doctrine sexuelle des plantes. Linné a donné, en son honneur, le nom de Grevia à un genre de plantes de la famille des tiliacées.

GREWIE s. f. (gré-vi — rad. grevius). Bot. Genre d'arbres et d'arbrisseaux, de la famille des tiliacées, type de la tribu des greviées, comprenant une cinquantaine d'espèces répandues dans les régions chaudes de l'Asie et de l'Afrique. On dit aussi GREVIER, GREVIER, GREVIER et GREWIA.

— Encycl. Le genre grevius renferme des arbres et des arbrisseaux pubescents dans toutes leurs parties, à feuilles alternes, pétiolées, entières ou dentées, munies de stipules; à fleurs portées sur des pédoncules axillaires ou terminaux, munis de bractées, et formant par leur réunion une sorte d'ombelle ou de panicule; le fruit est une baie à quatre loges. Ce genre comprend une cinquantaine d'espèces, qui croissent dans les régions chaudes de l'Afrique et de l'Asie. La grevius antique ou à feuilles de coudrier croit assez bien en plein air sous nos climats, pourvu qu'on la couvre durant les fortes gelées; son fruit acide a une saveur assez agréable, et on en fait dans le pays une boisson rafraîchissante.

GREWIE, s. f. (gré-vi — rad. grevius). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte à la grevie.

— s. f. pl. Tribu de la famille des tiliacées, ayant pour type le genre grevius.

GREY (Jane), arrière-petite-fille de Henri VIII, roi d'Angleterre, née en 1536, morte sur l'échafaud le 12 février 1554. Marie, seconde fille de Henri VIII, avait épousé en premières noces Louis XII, roi de France. Devenue veuve et de retour dans son pays natal, elle se maria avec Charles Brandon, duc de Suffolk, dont elle eut une fille, qui devint la femme de lord Grey, marquis de Dorset. De cette dernière naquirent deux filles, dont l'une, Jane Grey, était l'aïnée. Cette origine royale fut la cause des malheurs et de la fin tragique de cette jeune princesse. C'est à Bragadate que s'éleva, au grand nombre de protestants, dont elle avait juré de respecter la croyance, ve-

lue laissée aux soins de sa nourrice et des servantes; car sa mère et son père ne quittèrent point la cour de Henri VIII, où les reines catholiques, Jeanne d'Albany, et sa sœur, Catherine de Médicis, furent les premières à se retirer. Elle fut élevée, un peu mystique, l'initia aux connaissances philosophiques. Il lui apprit à la fois les langues vivantes et les ressources d'une brillante palette et d'un savant pinceau, et reconnu, quoiqu'il eût déjà acclamé Jane.

Maria entra promptement dans Londres, Northumberland, aussi lâche dans l'infortune qu'il avait été fier et arrogant dans la prospérité, s'humilia devant elle, la salua reine, changea de religion pour lui plaire, commit toutes les bassesses imaginables pour sauver sa vie, mais n'y réussit pas et subit le dernier supplice avec ceux de ses adhérents qu'on put saisir.

Jane Grey était dans la Tour de Londres au moment de la catastrophe. Tandis que tous ceux qui l'entouraient se livraient au plus violent désespoir, elle avait sa conscience sur son sang-froid et sa sérénité ordinaire. Morte sur le trône avec repugnance, elle ne fut dans ce qu'on appelait un effroyable malheur qu'un arrêté de la Providence. Quand on m'éleva sur le trône, disoit-elle, je voyais l'échafaud derrière moi, et je suis venue de l'un à l'autre. Elle fut mise en accusation avec son époux, déclarée coupable de haute trahison et condamnée à la peine de mort. Morgun, président du tribunal qui avait rendu la sentence, fut dit-on, si frappé de l'innocence de la belle et jeune princesse qu'il en devint fou. Cependant l'arrêt ne fut pas exécuté tout de suite, et déjà on espérait que le roi se contenterait de garder sa rivale prisonnière ou de la chasser du royaume. La conspiration de Wyatt en décida autrement, et Marie profita de sa victoire pour ordonner l'exécution. Elle fut calmée que l'heure de sa mort allait sonner.

Le 8 février, Feckenham, confesseur de la reine, se présenta à la Tour pour la préparer à son dernier moment. Il trouva Jane dans la cellule d'un gardien, maître Partridge; elle était assise sur une chaise de paille, devant une table et la tête penchée sur des livres ouverts. Elle fut calme en apprenant la fatale nouvelle. « Je ne connaissais pas, dit-elle, cette seconde conspiration. Je ne connaissais pas non plus la première, mais en m'y associant par dévouement j'ai été condamnée. Je méritais d'être frappée. » Alors Feckenham l'exhorta à se faire catholique, l'assurant que par là, non-seulement elle obtiendrait sa liberté, mais encore qu'elle serait sacrée ma jeune épouse. Elle refusa. « Je ne suis que catholique, dit-elle, et je ne suis que catholique. » Elle mourut à peu de temps de là, le 6 juillet 1554, à peine âgée de seize ans.

GREW (Néhémie), médecin et botaniste anglais, né à Coventry en 1688, mort en 1711. Il exerça la médecine à Coventry, puis à Londres (1772), où il devint membre de la Société royale. Grew est le premier qui se soit occupé de la culture de la physiologie végétale, et l'on appelle alors *anatomie des plantes*, de ses principaux ouvrages sont : *Idea of philosophical history of plants* (1673, in-12); *Anatomie des plantes* (3 vol. in-8°, imprimées en 1682, in-11), et trad. en français par Levasseur, 1675, in-12); *Cosmographie sacra* (1701, in-fol.), traité plutôt théologique que scientifique. *L'Anatomie des plantes*, son œuvre capitale, se compose de ses opinions républicaines ingénieuses sur le développement de la graine, de la racine, de la tige, de la fleur et du fruit. Ses remarques sur les concrétions végétales et sur l'appareil de la vie dans les végétaux ont été reprises et développées par les auteurs de la doctrine sexuelle des plantes. Linné a donné, en son honneur, le nom de Grevia à un genre de plantes de la famille des tiliacées.

GREWIE s. f. (gré-vi — rad. grevius). Bot. Genre d'arbres et d'arbrisseaux, de la famille des tiliacées, type de la tribu des greviées, comprenant une cinquantaine d'espèces répandues dans les régions chaudes de l'Asie et de l'Afrique. On dit aussi GREVIER, GREVIER, GREVIER et GREWIA.

— Encycl. Le genre grevius renferme des arbres et des arbrisseaux pubescents dans toutes leurs parties, à feuilles alternes, pétiolées, entières ou dentées, munies de stipules; à fleurs portées sur des pédoncules axillaires ou terminaux, munis de bractées, et formant par leur réunion une sorte d'ombelle ou de panicule; le fruit est une baie à quatre loges. Ce genre comprend une cinquantaine d'espèces, qui croissent dans les régions chaudes de l'Afrique et de l'Asie. La grevius antique ou à feuilles de coudrier croit assez bien en plein air sous nos climats, pourvu qu'on la couvre durant les fortes gelées; son fruit acide a une saveur assez agréable, et on en fait dans le pays une boisson rafraîchissante.

GREWIE, s. f. (gré-vi — rad. grevius). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte à la grevie.

— s. f. pl. Tribu de la famille des tiliacées, ayant pour type le genre grevius.

GREY (Jane), arrière-petite-fille de Henri VIII, roi d'Angleterre, née en 1536, morte sur l'échafaud le 12 février 1554. Marie, seconde fille de Henri VIII, avait épousé en premières noces Louis XII, roi de France. Devenue veuve et de retour dans son pays natal, elle se maria avec Charles Brandon, duc de Suffolk, dont elle eut une fille, qui devint la femme de lord Grey, marquis de Dorset. De cette dernière naquirent deux filles, dont l'une, Jane Grey, était l'aïnée. Cette origine royale fut la cause des malheurs et de la fin tragique de cette jeune princesse. C'est à Bragadate que s'éleva, au grand nombre de protestants, dont elle avait juré de respecter la croyance, ve-

lue laissée aux soins de sa nourrice et des servantes; car sa mère et son père ne quittèrent point la cour de Henri VIII, où les reines catholiques, Jeanne d'Albany, et sa sœur, Catherine de Médicis, furent les premières à se retirer. Elle fut élevée, un peu mystique, l'initia aux connaissances philosophiques. Il lui apprit à la fois les langues vivantes et les ressources d'une brillante palette et d'un savant pinceau, et reconnu, quoiqu'il eût déjà acclamé Jane.

Maria entra promptement dans Londres, Northumberland, aussi lâche dans l'infortune qu'il avait été fier et arrogant dans la prospérité, s'humilia devant elle, la salua reine, changea de religion pour lui plaire, commit toutes les bassesses imaginables pour sauver sa vie, mais n'y réussit pas et subit le dernier supplice avec ceux de ses adhérents qu'on put saisir.

Jane Grey était dans la Tour de Londres au moment de la catastrophe. Tandis que tous ceux qui l'entouraient se livraient au plus violent désespoir, elle avait sa conscience sur son sang-froid et sa sérénité ordinaire. Morte sur le trône avec repugnance, elle ne fut dans ce qu'on appelait un effroyable malheur qu'un arrêté de la Providence. Quand on m'éleva sur le trône, disoit-elle, je voyais l'échafaud derrière moi, et je suis venue de l'un à l'autre. Elle fut mise en accusation avec son époux, déclarée coupable de haute trahison et condamnée à la peine de mort. Morgun, président du tribunal qui avait rendu la sentence, fut dit-on, si frappé de l'innocence de la belle et jeune princesse qu'il en devint fou. Cependant l'arrêt ne fut pas exécuté tout de suite, et déjà on espérait que le roi se contenterait de garder sa rivale prisonnière ou de la chasser du royaume. La conspiration de Wyatt en décida autrement, et Marie profita de sa victoire pour ordonner l'exécution. Elle fut calmée que l'heure de sa mort allait sonner.

Le 8 février, Feckenham, confesseur de la reine, se présenta à la Tour pour la préparer à son dernier moment. Il trouva Jane dans la cellule d'un gardien, maître Partridge; elle était assise sur une chaise de paille, devant une table et la tête penchée sur des livres ouverts. Elle fut calme en apprenant la fatale nouvelle. « Je ne connaissais pas, dit-elle, cette seconde conspiration. Je ne connaissais pas non plus la première, mais en m'y associant par dévouement j'ai été condamnée. Je méritais d'être frappée. » Alors Feckenham l'exhorta à se faire catholique, l'assurant que par là, non-seulement elle obtiendrait sa liberté, mais encore qu'elle serait sacrée ma jeune épouse. Elle refusa. « Je ne suis que catholique, dit-elle, et je ne suis que catholique. » Elle mourut à peu de temps de là, le 6 juillet 1554, à peine âgée de seize ans.

GREW (Néhémie), médecin et botaniste anglais, né à Coventry en 1688, mort en 1711. Il exerça la médecine à Coventry, puis à Londres (1772), où il devint membre de la Société royale. Grew est le premier qui se soit occupé de la culture de la physiologie végétale, et l'on appelle alors *anatomie des plantes*, de ses principaux ouvrages sont : *Idea of philosophical history of plants* (1673, in-12); *Anatomie des plantes* (3 vol. in-8°, imprimées en 1682, in-11), et trad. en français par Levasseur, 1675, in-12); *Cosmographie sacra* (1701, in-fol.), traité plutôt théologique que scientifique. *L'Anatomie des plantes*, son œuvre capitale, se compose de ses opinions républicaines ingénieuses sur le développement de la graine, de la racine, de la tige, de la fleur et du fruit. Ses remarques sur les concrétions végétales et sur l'appareil de la vie dans les végétaux ont été reprises et développées par les auteurs de la doctrine sexuelle des plantes. Linné a donné, en son honneur, le nom de Grevia à un genre de plantes de la famille des tiliacées.

GREWIE s. f. (gré-vi — rad. grevius). Bot. Genre d'arbres et d'arbrisseaux, de la famille des tiliacées, type de la tribu des greviées, comprenant une cinquantaine d'espèces répandues dans les régions chaudes de l'Asie et de l'Afrique. On dit aussi GREVIER, GREVIER, GREVIER et GREWIA.

— Encycl. Le genre grevius renferme des arbres et des arbrisseaux pubescents dans toutes leurs parties, à feuilles alternes, pétiolées, entières ou dentées, munies de stipules; à fleurs portées sur des pédoncules axillaires ou terminaux, munis de bractées, et formant par leur réunion une sorte d'ombelle ou de panicule; le fruit est une baie à quatre loges. Ce genre comprend une cinquantaine d'espèces, qui croissent dans les régions chaudes de l'Afrique et de l'Asie. La grevius antique ou à feuilles de coudrier croit assez bien en plein air sous nos climats, pourvu qu'on la couvre durant les fortes gelées; son fruit acide a une saveur assez agréable, et on en fait dans le pays une boisson rafraîchissante.

GREWIE, s. f. (gré-vi — rad. grevius). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte à la grevie.

— s. f. pl. Tribu de la famille des tiliacées, ayant pour type le genre grevius.

GREY (Jane), arrière-petite-fille de Henri VIII, roi d'Angleterre, née en 1536, morte sur l'échafaud le 12 février 1554. Marie, seconde fille de Henri VIII, avait épousé en premières noces Louis XII, roi de France. Devenue veuve et de retour dans son pays natal, elle se maria avec Charles Brandon, duc de Suffolk, dont elle eut une fille, qui devint la femme de lord Grey, marquis de Dorset. De cette dernière naquirent deux filles, dont l'une, Jane Grey, était l'aïnée. Cette origine royale fut la cause des malheurs et de la fin tragique de cette jeune princesse. C'est à Bragadate que s'éleva, au grand nombre de protestants, dont elle avait juré de respecter la croyance, ve-

lue laissée aux soins de sa nourrice et des servantes; car sa mère et son père ne quittèrent point la cour de Henri VIII, où les reines catholiques, Jeanne d'Albany, et sa sœur, Catherine de Médicis, furent les premières à se retirer. Elle fut élevée, un peu mystique, l'initia aux connaissances philosophiques. Il lui apprit à la fois les langues vivantes et les ressources d'une brillante palette et d'un savant pinceau, et reconnu, quoiqu'il eût déjà acclamé Jane.

Maria entra promptement dans Londres, Northumberland, aussi lâche dans l'infortune qu'il avait été fier et arrogant dans la prospérité, s'humilia devant elle, la salua reine, changea de religion pour lui plaire, commit toutes les bassesses imaginables pour sauver sa vie, mais n'y réussit pas et subit le dernier supplice avec ceux de ses adhérents qu'on put saisir.

Jane Grey était dans la Tour de Londres au moment de la catastrophe. Tandis que tous ceux qui l'entouraient se livraient au plus violent désespoir, elle avait sa conscience sur son sang-froid et sa sérénité ordinaire. Morte sur le trône avec repugnance, elle ne fut dans ce qu'on appelait un effroyable malheur qu'un arrêté de la Providence. Quand on m'éleva sur le trône, disoit-elle, je voyais l'échafaud derrière moi, et je suis venue de l'un à l'autre. Elle fut mise en accusation avec son époux, déclarée coupable de haute trahison et condamnée à la peine de mort. Morgun, président du tribunal qui avait rendu la sentence, fut dit-on, si frappé de l'innocence de la belle et jeune princesse qu'il en devint fou. Cependant l'arrêt ne fut pas exécuté tout de suite, et déjà on espérait que le roi se contenterait de garder sa rivale prisonnière ou de la chasser du royaume. La conspiration de Wyatt en décida autrement, et Marie profita de sa victoire pour ordonner l'exécution. Elle fut calmée que l'heure de sa mort allait sonner.

Le 8 février, Feckenham, confesseur de la reine, se présenta à la Tour pour la préparer à son dernier moment. Il trouva Jane dans la cellule d'un gardien, maître Partridge; elle était assise sur une chaise de paille, devant une table et la tête penchée sur des livres ouverts. Elle fut calme en apprenant la fatale nouvelle. « Je ne connaissais pas, dit-elle, cette seconde conspiration. Je ne connaissais pas non plus la première, mais en m'y associant par dévouement j'ai été condamnée. Je méritais d'être frappée. » Alors Feckenham l'exhorta à se faire catholique, l'assurant que par là, non-seulement elle obtiendrait sa liberté, mais encore qu'elle serait sacrée ma jeune épouse. Elle refusa. « Je ne suis que catholique, dit-elle, et je ne suis que catholique. » Elle mourut à peu de temps de là, le 6 juillet 1554, à peine âgée de seize ans.

GREW (Néhémie), médecin et botaniste anglais, né à Coventry en 1688, mort en 1711. Il exerça la médecine à Coventry, puis à Londres (1772), où il devint membre de la Société royale. Grew est le premier qui se soit occupé de la culture de la physiologie végétale, et l'on appelle alors *anatomie des plantes*, de ses principaux ouvrages sont : *Idea of philosophical history of plants* (1673, in-12); *Anatomie des plantes* (3 vol. in-8°, imprimées en 1682, in-11), et trad. en français par Levasseur, 1675, in-12); *Cosmographie sacra* (1701, in-fol.), traité plutôt théologique que scientifique. *L'Anatomie des plantes*, son œuvre capitale, se compose de ses opinions républicaines ingénieuses sur le développement de la graine, de la racine, de la tige, de la fleur et du fruit. Ses remarques sur les concrétions végétales et sur l'appareil de la vie dans les végétaux ont été reprises et développées par les auteurs de la doctrine sexuelle des plantes. Linné a donné, en son honneur, le nom de Grevia à un genre de plantes de la